

Le franc-tireur

AMOUREUX DE LA NATURE

Geoffroy Delorme



À savoir

- **Expérience hors norme.** C'était il y a dix ans: physiquement épuisé, Geoffroy Delorme mettait un terme à sept années passées dans la forêt, dont la dernière en autonomie complète. Il avait 26 ans. Ce n'est qu'en 2017 qu'il décide de raconter ce chapitre hors norme de sa vie, à partir de notes rédigées sur le vif, mais surtout en puisant dans ses sensations, profondément gravées en lui. Le témoignage qu'il livre dans *L'Homme-chevreuil* est un condensé des moments les plus forts de cette expérience d'immersion.
- **Également photographe.** C'est une aventure humaine fascinante qui se dessine à travers ces pages ponctuées de photos prises par Geoffroy Delorme lui-même. Le côté pratique des choses (un minimum de toilette, l'approvisionnement en allumettes) est vite évacué pour se centrer sur la vie au quotidien: les stratégies de survie, l'adaptation continue, l'apprivoisement réciproque, la complicité partagée, les apprentissages transmis des animaux à l'homme et vice versa, les éblouissements. Vient ensuite le temps de la transmission de valeurs, des questions, de l'appel au respect que suscite inévitablement pareil vécu.

Entretien Geneviève Simon

Après sept années passées en forêt, dont la dernière en totale autonomie, comment s'est passée la réintégration dans le monde des humains?

Ma scolarité s'est effectuée à domicile: l'isolement social me pesait donc déjà enfant sans que je m'en rende compte. À 19 ans, je suis parti vers ce qui était le plus rassurant pour moi: la nature. Au moment de mon retour, à 26 ans, la vie sociale a été une vraie découverte. Mais ça n'a pas été aussi long que l'approche des chevreuils: je n'avais pas peur de ma propre espèce! Le plus difficile a été ce que je ressentais. Quand on a vécu en forêt, on éduque son odorat, sa vision, ses sens pour leur apprendre quelque chose. J'ai ainsi découvert l'écologie corporelle: on développe son corps et sa conscience, l'un influençant l'autre, et vice versa. Parfois on n'est pas en phase. C'est un échange constant. S'intégrer dans la nature nécessite de s'adapter mais aussi de trouver des partenariats – avec les plantes, avec les animaux. Moi-même j'ai développé une grande sensibilité, tant vis-à-vis des autres êtres humains que de mon environnement. Vivre en appartement, c'était perdre le

vent, avoir l'impression d'étouffer par manque d'air. De même, j'étais et reste vite saturé au niveau du goût: tout m'écoule très vite, et je mange peu.

Pourquoi les chevreuils?

Dans mon cas, ce sont les chevreuils qui m'ont choisi, ce sont eux qui, en quelque sorte, m'ont apprivoisé. Ils ont cette capacité à ressentir nos émotions à travers nos odeurs. Car nos pensées conditionnent nos humeurs, et donc notre odeur. Je pense que c'est un peu du même ordre que lorsqu'un chien détecte si son maître diabétique est en hyper ou hypoglycémie. Les chevreuils m'ont adopté et moi, petit à petit, j'ai calqué mon mode de vie sur le leur.

Il y a un moment de bascule dans votre livre, celui où vous passez du "je" au "nous".

Après trois ou quatre ans de vie en forêt, je sens que les chevreuils m'ont accepté. Chacun d'entre eux m'a fait franchir une étape de conscience. Dague m'a appris à sélectionner ma nourriture, en me montrant les meilleurs endroits de gagnage et, d'un petit coup de museau, comment choisir les feuilles les plus goûteuses. Sipointe m'a expliqué

comment délimiter intelligemment un territoire – avec de la variété, de la qualité. Étoile était très maternelle, elle m'indiquait les endroits les plus sûrs où être calme, paisible. Magalie m'a transmis la notion d'étapes d'évolution dans la vie. Et Chévi m'a fait comprendre qu'on pouvait communiquer par une sorte d'alchimie: nous sommes devenus très copains, d'autant plus qu'on avait les mêmes goûts – pour certaines plantes, pour les bêtises!

La leçon fondamentale de votre expérience semble être l'interdépendance, que vous observez et dans laquelle vous vous inscrivez.

Tout à fait, et même plus: interdépendance et autonomie, qui est mieux qu'interdépendance et liberté. Aujourd'hui, les gens confondent liberté et autonomie. C'est absurde, car la liberté est une utopie: on est toujours dépendant de quelque chose. Cela nous vient d'une vision héritée des temps anciens, qui voulait que l'homme soit un conquérant et que la nature soit là pour le servir. Or, nous sommes au bout de cette aventure-là, ce dont nous commençons à prendre conscience. Il est temps d'aller vers quelque chose de plus intelligent: trouver une forme de liberté dans la dépendance aux autres, car c'est ensemble qu'on réussit.

EXTRAITS

“On n’apprend pas une langue en traduisant mot à mot. On apprend une langue grâce à la subtilité de son langage, au mode de vie des habitants du pays qui la parlent, sans rien comparer à ce que l’on connaît de sa propre langue. J’ai la chance de vivre avec les animaux sauvages, car je ne traduis pas la nature, je la parle.”

“Chévi est le chevreuil le plus intelligent que je connaisse, il ne me juge pas, est sensible à ma détresse, toujours de bon secours lorsque j’ai besoin de lui. Il a en quelque sorte un comportement ‘humain’, au sens noble du terme. Il est plus qu’un ami, c’est un frère et, sans donner dans l’anthropomorphisme, j’ai découvert une personne non humaine pour qui j’ai une incroyable estime.”

“Ce sont les chevreuils qui m’ont choisi et apprivoisé”

Pendant ces sept années, ne vous êtes-vous jamais ennuyé ?

Il n’y a pas véritablement d’ennui, juste des moments longs, surtout en été. Les chevreuils sont de grands fainéants à ce moment-là, ils ne font rien. Et quand il fait chaud, c’est pesant. L’hiver, il y a toujours quelque chose qui se passe, alors qu’en été on médite surtout, et on s’organise : il faut préparer les autres saisons. Il y a juste des moments plus creux, mais sans incohérence de vie. C’est comme si le cerveau n’avait pas besoin de réimbriquer certaines choses. La vie en forêt est comme une longue méditation. Tout y est très lent – comme la mise au sommeil : les chevreuils ne bougent pas, puis grattent le sol, puis écoutent encore – et c’est très agréable à vivre.

Et votre vie aujourd’hui ?

Elle est très lente... avec tous les plaisirs qu’offre la société, mais sans en abuser. Il faut savoir se restreindre pour mieux en profiter. Avec des interrogations : est-ce mieux de m’enfoncer dans la forêt et de prendre ma voiture pour aller faire mes courses, ou est-ce préférable de vivre dans un village avec certaines commodités pour ne pas dépendre de la voiture ? La ruralité est idéalisée. J’habite dans un village à 150 kilomètres de Paris, où beaucoup

de citadins sont venus s’installer. Mais ensuite ils exigent des lignes de bus fréquentes, des grands magasins à proximité, ils se rendent en forêt juste pour courir. Ils sont toujours dans l’utilisation, au lieu de se demander : qu’est-ce qui me ferait plaisir ? Je préfère encourager les néoruraux qui ont un désir d’autonomie, qui veulent créer de nouvelles manières de vivre en s’intégrant vraiment à la vie rurale.

La cohabitation avec les chasseurs n’a pas toujours été simple...

En France, les chasseurs se disent les premiers écologistes du pays ; or, je trouve qu’ils ont un tort : ne pas défendre les animaux. Je pense que si tout le monde décidait de désindustrialiser la forêt, on pourrait mieux défendre la vie. La vision cynégétique des chasseurs est réductrice. Sur mon territoire de 500 hectares, j’ai connu 40 biches et 30 cerfs, et c’était magnifique. Aujourd’hui il ne reste que 7 biches sans expérience, qui attendent la balle. C’est pareil pour les chevreuils qui quittent la forêt pour se réfugier dans les jardins, les zones périurbaines, près des autoroutes. Il y aurait tant à faire.

Quelle est la chose la plus importante que vous ayez ap-

prise sur vous au cours de cette tranche de vie hors du commun ?

J’ai surtout appris à être moi-même, à me découvrir, à comprendre que je suis moi-même mon propre environnement et qu’il influence largement les autres environnements. Donc, en se respectant soi-même, et en respectant les autres, on respecte son environnement.

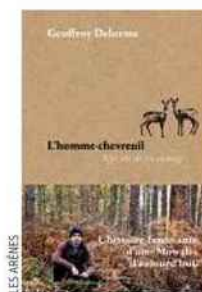
Votre livre est très bien accueilli par les lecteurs. Qu’est-ce que ce succès dit de notre époque ?

La civilisation a changé trop rapidement ces vingt dernières années, et trop de gens se sont oubliés ou se sont perdus. Avec ce livre, ils se retrouvent car c’est un texte qui parle de cœur. De plus, nous sommes à l’ère de l’écologie punitive : si vous roulez au diesel, c’est à cause de vous que les ours polaires disparaissent ; si vous consommez trop d’électricité, on ne pourra pas se passer des centrales nucléaires. Sans que jamais on ne se pose la question : est-ce que j’en ai vraiment envie, vraiment besoin ? Or, les gens sont plus intelligents que l’industrie qui tente de les manipuler. Quand on s’arrête pour comprendre comment s’articulent la nature et la vie en société, on se rend compte qu’on dépend de la nature, et que tout ce qu’on fait n’est pas forcément mal. Le problème est qu’on ne réfléchit plus.

“En général, les chevreuils ne s’éloignent pas de plus de deux cents mètres de leur progéniture. Mais Magalie est une maman bien organisée. Épuisée après la délivrance, elle m’a recruté comme nounou officielle pour sa marmaille et, pendant que madame vaque à ses occupations de gagnage en hautes herbes, je me retrouve avec deux petits faons très turbulents.”

“La forêt colonisée par l’Homme moderne ne laisse aucune place aux autres espèces qui en vivent également. Pourtant, il est simple d’apprendre à partager et je dirai même ‘apprendre à donner pour recevoir’.”

EN LIBRAIRIE



Récit

L'Homme-chevreuil

De Geoffroy Delorme

Éditions Les Arènes

252 pp. illustrées de photos

19,90 €, version numérique 15 €